LE DEVOIR DES CANADIENNES-FRANÇAISES

A l'occasion de la fête annuelle de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, M. Armand Lavergne, en une émouvante conférence, définit le role de la Canadienne dans la formation du sentiment patriotique. --- Vivant appel à la fierté nationale.

UN PLAIDOYER POUR LA LANGUE FRANCAISE

La Fédération Nationale S.-Jean-Baptiste a tenu hier des assises solennelles et dont ses membres auront le droit de garder un souvenir rempli de satisfaction et de fierté. Commencée par une messe à Notre-Dame de Lourdes, à laquelle M. l'abbé Emile Chartier adressa avec éloquence aux dames de cette belle oeuvre des compliments mérités et de sages avis, la journée s'est terminée par une grande manifestation au Monument National. Du programme musical qu'on y a exécuté, que pourrions-nous dire, sinon que l'auditoire a prouvé par la fréquence de ses applaudissements à quel point il savait apprécier le goût parfait qui avait présidé au choix des oeuvres, et le talent avec lequel on a sû rendre les plus délicates nuances de la pensée des compositeurs. Toute la soirée, du reste, a donné l'impression d'une aimable réception dans un salon du meilleur monde; on sentait l'auditoire à l'unisson des plus hautes pensées, qu'il s'agit des notes perlées de Chaminade, du rapport à la fois solide et littéraire présenté avec tant de distinction par Mme Huguenin, ou des judicieuses et fières paroles de M. Armand Lavergne, que nous bornes heureux d'offrir, sans plus tarder à nos lecteurs.

M. A. LAVERGNE.

Madame la Présidente,

Mesdames,

Lorsque je reçus votre aimable invitation, sorti depuis quelque temps et pour bien longtemps de l'usine ou l'on fabrique des paroles et ou l'on broie les idées, je m'étais remis tranquillement à la pratique du droit,—que je pratique probablement de travers, — mais il ne faut pas mécontenter les juges, — et je songeais égoïstement à une longue vacance loin des choses de la vie publique.

Hélas! si celui qui a bu doit boire encore; celui qui a un jour trempé ses lèvres à la coupe dangereuse de la parole publique peut se résigner au sort qui l'attend; il aura beau prendre de bonnes résolutions, fuir les occasions, fatalement, un jour, au coin d'une route ou d'une salle, il se retrouvera harangué, ses semblables. En vain il aura tenté de se défendre, protester, prétendre qu'il ne saurait que dire; il lui faudra céder devant cet argument suprême: "nous ne vous demandons pas de dire quelque chose, nous vous demandons de parler."

Aussi n'est-ce pas sans beaucoup d'hésitation que j'ai accepté d'être le conférencier de ce soir. Parler aux femmes, esprits critiques et âmes subtiles, est un art délicat, c'est souvent même un passe-temps dangereux.

Je tremblais donc à la pensée d'affronter un auditoire féminin; car, je vous l'avoue, ça me sort beaucoup de mon cadre ordinaire et je ne vous cacherai pas l'embarras que je ressentais.

J'aurais refusé; seulement il m'a été impossible de résister à la façon prenante, aux demandes si fivement tournées de votre secrétaire, Madame Huguenin, et j'ai eu la faiblesse de lui promettre mon concours. Après l'habileté de Madame Huguenin, l'oeuvre si belle, si véritablement nationale à laquelle vous vous consacrez avec tant d'abnégation et de dévouement méritait bien que je lui apportasse sinon un appui bien puissant, du moins le témoignage loyal d'une admiration sincère, venant d'un, qui dans sa vie n'aura pas accompli de grandes oeuvres, n'aura jamais atteint les hauts sommets des honneurs, mais qui aime ardemment son pays et est profondément reconnaissant envers tous ceux qui cherchent à lui donner des garanties plus certaines de bonheur et de paix sociale.

L'INFLUENCE FEMININE.

Quoique je ne sois qu'un feministe tempéré je me suis toujours de plus en plus rendu compte de l'action puissante et féconde que la femme exerce ou pourrait exercer davantage sur les destinées d'une nation ou pour le salut d'une race.

Un jour, un journaliste anglais, de passage dans mon vieux Québec, me parlait de cette agitation qui alors passait l'Angleterre et me posait la question suivante: "Après dix années de vie parlementaire que pensez-vous du suffrage des femmes. Etes-vous pour ou contre ce système?"

—Cet homme, instruit pourtant, avait encore l'illusion que dix années de vie parlementaire développent d'intelligence et pouvaient éclairer le cerveau.—

Je lui dis que j'étais en faveur du vote des femmes, à une condition. C'est qu'on l'enlevât aux hommes. Ma réponse parut l'étonner et il m'en demanda la raison: "C'est, lui dis-je, qu'elles ne peuvent faire pire que nous; et, si nous ne sommes pas là, il y a tant de chances qu'elles fassent mieux!"

C'est vous dire, sous une forme un peu paradoxale peut-être, comme je suis convaincu de l'utilité de votre oeuvre et comme j'en souhaite profondément la réussite.

On m'a demandé pour mon apport de vous parler de la *"femme et la patrie."*

FEMME ET PATRIE.

J'avoue immédiatement mon incompétence: "femme, patrie", les deux plus grands mots du langage humain; mots souvent synonimes, tellement que pour le mieux définir, pour la rendre plus évidente à nos yeux, on a dit: "La patrie c'est une mère, on l'a appelée: "la mère patrie!" Le sujet est donc bien grand, bien au-dessus des forces de celui qui vous parle.

Mais l'humble marin de mon pays ne connait guère les lois infinies de l'astronomie, il n'a pas compté les soleils, mesuré l'immensité de l'univers ou pesé les vastes mondes, cependant il leve les yeux vers l'étoile, il la connait, il l'aime, elle le guide, et, le regard fixé sur sa fière lumière, il conduit sa petite barque au port tutélaire.

N'est-ce pas la la situation de celui qui vous parle? et c'est ainsi, le regard tendu vers elle, que je vais tâcher de vous dire un peu, oh! bien peu! (I) quelle est notre patrie; (II) comment nous devons l'aimer, et (III) ce que vous devez faire pour elle.

I

LA PATRIE CANADIENNE.

Notre patrie à nous, Canadiens-français, c'est le Canada, *tout* le Canada. Ce pays a été découvert par nous, civilisé par nous, défendu par nous, et, quoique notre allégeance dût changer, c'est encore nous qui l'avons conservée à notre nouveau souverain.

C'est notre patrie et nous n'en avons pas d'autre.

C'est pour ces raisons que je n'ai aucune sympathie pour ces âmes tremblantes et timides, qui, cantonnées dans le Québec, voudraient faire de notre province notre dernier boulevard, une espèce de réserve de peaux-rouges... ou bleues, ou la peut-être les vainqueurs nous concéderaient quelques droits; elles croupissent dans le dogme de la minorité; n'osant sortir dans la rue qui est à tout le monde, elles craignent de dire tout haut, même dans la maison, ce qu'elles pensent parce qu'on pourrait les entendre dans la rue ou même dans la pièce voisine.

DROITS EGAUX.

On devrait se rappeler pourtant que le Canada est habité par deux grandes races, ayant chacune apporté au domaine national leurs qualités propres, et leurs défauts aussi, mais chacune nécessaire, parce elle, et ayant pour la loi de l'histoire et la constitution des droits et des privilèges absolument égaux.

Nous avons l'honneur d'appartenir au groupe français. Certes j'admire et j'aime la fierté anglo-saxonne, ses enseignements de liberté et l'immense empire que l'Angleterre possède ou exerce sur une grande partie de notre sphère terrestre. Mais je le dis bien haut, quand je compare la puissance matérielle britannique à la puissance morale de la France sur le monde, je sens un grand frisson d'orgueil secouer tout mon être et je n'envie plus à la race conquérante sa force et ses possession immenses.

"L'emblème de la vieille Angleterre, a dit Veuillot, est le léopard, un animal de proie, fort, mais rusé, qui bondit, mais qui rampe. La France avait le lis. La belle blanche fleur embaumée, dont la parure s'épanouissait sur le chandelier d'or placé devant l'arche de Dieu. "spheralaque suum et liberum"; noble fleur qui croit sans travail et ne ramasse point de profits, "illia non laborant neque nent."

Il est étrange qu'à, l'heure même où ces deux pays sont unis pour le même idéal, et défendent au prix du sang le plus généreux que l'univers ait connu, la même pensée de civilisation, que cette heure soit celle qu'aient choisie nos compatriotes de langue anglaise, spécialement de la province voisine, mais d'un peu partout aussi dans le Canada, pour se ruer sur la plus sublime expression, non seulement de la pensée française, mais du génie humain, la gardienne séculaire de l'idéal en face de la barbarie qui ressuscite; sur la langue que les mères enseignent avec tant d'amour aux petits Canadiens-français.

Et pourtant, c'est là l'avenir, l'existence, la signification même du Canada à nos yeux.

LEGITIME FIERTE

Certes, qui de nous ne s'est senti ému d'une légitime fierté devant la beauté grandiose de la terre canadienne; qui n'a senti son coeur battre plus haut encore à la lecture de l'épopée glorieuse que fut notre histoire; mais que serait tout cela pour nous si nous ne pouvions le traduire par le verbe français? Que serait le Canada pour nous sans la langue des aïeux? Serions-nous dignes d'y vivre? La terre elle-même se détournerait de nos pas et, comme autrefois pour le premier fratricide, l'oeil implacable de la conscience humaine, nous poursuivrait jusque dans la tombe où nous croirions avoir caché notre honte et notre trahison.

"Vae victis"! a dit l'antiquité. Oui malheur au vaincu qui devient esclave; mais gloire au vaincu qui combat encore et sait mourir pour sa liberté.

Les causes qui meurent sont celles pour lesquelles on ne sait pas mourir.

LA POLOGNE MARTYRE

Laissez-moi vous rappeler à ce sujet une page de l'historien d'un pays qui ressemble au nôtre, mais dont le martyre plus long a ravive l'énergie, dont les souffrances ont trempe les courages, de façon telle que l'on saine aujourd'hui l'aube de celle qu'on croyait morte, — le monde attend la résurrection de la noble Pologne. Henryk Sienckiewicz, dans un des romans de sa merveilleuse trilogie, met en scène le grand Hetman, le héros national, et un seigneur polonais, décourage devant les égoïsmes les indifférences, les trahisons, le succès de ceux qui cherchent leur intérêt avant celui de la mère-patrie, et qui ne veut plus aller aux frontières défendre la chrétienté menacée et dont la Pologne est le boulevard avancé; et Sobieski lui dit: "Vous avez prêné toute votre vie, cher camarade, peinez encore... Et s'il vous vient à la pensée que vous êtes méconnu, que l'on abuse de votre courage, que d'autre ont leur table mise tandis qu'on vous jette un morceau de pain, qu'on ne vous a pas donné de starostal, mais que vous n'avez pour vous que des blessures, les fatigues et la souffrance, que vous avez de la peine sans compensation, serrez les dents et dites: "Pour Toi, ô Patrie...!!" Je ne puis vous donner d'autre consolation, je n'en ai pas. Mais bien que je ne sois pas prophète, je vous assure qu'en semant ainsi, vous irez plus loin sur votre vieille selle usée, que les autres dans leurs carrosses à quatre chevaux et que des portes s'ouvriront devant vous qu'ils trouveront closes."

II

NOBLESSE OBLIGE

Quel noble langage et n'est-ce pas là une leçon de la manière dont on doive aimer son pays?

Pour nous, nous devons d'abord le faire avec fierté; une fierté superbe devant laquelle nous devons forcer, non à s'abaisser, mais à s'incliner celle des Anglais. Fierté de ce que nous sommes; de ce que nous voulons être; fierté de ce que nous voulons rester. On dit souvent que noblesse oblige: nous, Canadiens-français, nous sommes tenus à plus de dignité de vie, à plus de hauteur de conduite, et c'est sur *tous* les points que nous devons forcer nos adversaires à reconnaître notre supériorité.

Et nous le pouvons! c'est-à-dire vous le pouvez, car c'est entre vos mains que repose vraiment l'avenir de notre nationalité. Ici sans doute, plus que nulle part ailleurs, on peut se rendre compte de ce que vous pouvez pour le bien du pays. A l'âge, où le cerveau et le coeur de l'enfant ne sont qu'un tout argile entre vos mains vous imprimez à ce petit être les traits indélébiles qui le feront ce qu'il doit être, ce qu'il sera le reste de sa vie. Ne vous préoccupez pas tant de savoir si votre enfant aura du talent, — dans notre race c'est presque un vœu superflu, — occupez-vous de lui donner du caractere.

DU CARACTERE

Enseignez-lui qu'il y a autre chose que bien manger, se bien vêtir et avoir une belle position. Les hommes qui l'entourent sont des hommes pour reconquérir l'estime des Anglais. Ils nous méprisent: ont-ils bien tort de le faire? Nous les avons convaincus que nous avions toujours notre prix, argent ou honneurs, ou encore que nous étions soumis et obéissants. Chez nous on serait tenté de croire que s'il se forme un type national, c'est celui du vaincu. On nous crie que nous sommes une minorité. Or je vous dis: une minorité doit être aggressive ou elle ne sera pas.

Nous nous plaignons de rencontrer du doute, des inquiétudes, quelques fois des répugnances envers notre cause. Mais pourquoi nous étonner si on nous prend pour ce que nous indique nos noms pas?

A qui en est la faute? Sommes-nous dans ce pays, notre pays, des égaux en droit, comme nous sommes supérieurs par le talent, la formation, la culture et les traditions? Oui! Alors pourquoi toujours avoir peur, toujours trembler, toujours céder?

La foi ne sert à rien sans les oeuvres: à quoi servira l'idée fortement implantée dans nos coeurs, et dont nous sommes les croyants passionnés, — si dès qu'on l'attaque ou la menace nous sommes prêts, sinon à l'abandonner, du moins à la remiser pour un temps, à la cacher comme un parent pauvre dont on aurait honte devant de riches parvenus.

Mesdames, donnez-nous du courage; tous vos fils ne peuvent être des génies, mais tous, si vous le voulez, peuvent être des honnêtes gens, dans le vieux sens français du mot; tous peuvent être des patriotes intenses et, je dirai le mot, *intransigeants*. Si les femmes canadiennes le voulaient tout le monde parlerait français au Canada.

LES TRANSFUGES

Hélas! combien y a-t-il de mères canadiennes-françaises, dont je connais les enfants, petites têtes charmantes, brunes ou blondes, aux grands yeux d'azur ou de feu, adorables marmots.

Et pourtant ce sont de petits monstres: écoutez-les: ils ne savent pas un mot de la langue maternelle; ils grandissent hors d'elle, loin d'elle, étrangers, indifférents, quelquefois hostiles. Je dis que ceux-là auront trahi leur pays: ils ne lui auront pas donné l'apport que la Providence avait marqué comme leur part. Et, au sens le plus large du mot canadien, ils n'auront pas fait leur devoir: français de sang et de race, ignorant leur langue ou infidèles à sa beauté sacrée, ils n'auront pas donné au pays son éclat, génie, son verbe merveilleux, et ils n'auront apporté à la patrie qu'une culture bâtarde, des forces hybrides, et partant stériles.

De plus ils ne s'attireront de la part des fiers Anglais que le mépris d'un coeur haut devant l'abjecte humiliation.

Et pendant ce temps-là ils auront scanglaïsé leurs frères, faisant croire au moindre, au petit, que la langue qu'il parle, la langue de France, est une humiliation, que de la parler est une honte, une tare dont il faut se guérir, ou qu'il faut dissimuler aux yeux du voisin.

Et c'est partout dans la vie de tous les jours que vous voyez, sans besoin, le Canadien-français se sacrifier au moindre, au petit, que les relations avec les pouvoirs publics, dans ses affaires, que dis-je même causant entre eux, surtout en public.

Chose étrange, c'est que plus on monte dans la soi-disant échelle sociale, — échelle sociale! escalier de sauvetage ou de service des valets du snobisme, — plus on rencontre cette étrange mentalité, laquelle existe probablement pour combler le vide des autres.

J'ai étudié souvent ce cas pathologique et je n'ai pu lui trouver que deux causes: l'ignorance ou l'imbécilité.

Ignorance de ce que nous sommes, de notre histoire, de nos grands morts; ceux-là, instruisons-les! Quant à ceux qui croient plus "chic" de parler l'anglais, ce sont des imbéciles; il n'y a pas de remède, plaignons-les!

Ils sont mûrs pour nous laisser et le plus tôt nous serons débarrassés de ces transfuges le mieux ce sera et pour eux et pour nous; le plus tôt ces fruits pourris se détacheront du grand arbre national, plus vite et mieux il grandira et s'étendront les rameaux pleins d'une sève saine et vigoureuse.

L'EXEMPLE FEMININ

Donnez l'exemple, Mesdames, parlez et faites parler français partout et toujours. Parlons-le bien, avec respect, car c'est une langue de haute noblesse et qu'il n'est pas sans fortes raisons qu'on l'a appelée: "Sa Majesté la langue française".

N'ayons pas peur de nos vieux mots canadiens; eux aussi sont de bonne maison et, comme celui qui les parle, ils peuvent retracer leur généalogie jusqu'aux vieilles provinces de France.

Ma patrie! sainte idée! ton expression la plus parfaite se trouve pour nous dans ce verbe sacré. Il faut l'aimer avec abnégation, sans égoïsme, sans arrière-pensée personnelle.

Il faut demander à la servir et non lui demander de nous servir.

Que vaut un amour sans sacrifice? Mais c'est le propre d'aimer de se donner tout entier, et toujours, et toujours. Plus on aime plus on veut que notre sacrifice soit grand, afin que l'âpre souffrance éprouvée, par son intensité même, nous fasse sentir la puissance de notre amour.

C'est ainsi qu'il faut aimer la patrie canadienne. Elle le mérite, elle en est digne et elle a le droit d'être jalouse des sentiments, respectables, légitimes même, que nous voulons à nos pays d'origine.

Ceux-ci ne doivent pas primer ce que nous devons à notre pays. Bref, Mesdames, il me semble que le sentiment national soit en train de se fausser ou de disparaître chez d'aucuns d'entre nous.

III

L'INFLUENCE MATERNELLE

C'est à vous, femmes du Canada, qu'il appartient d'en ranimer la flamme; nous serons ce que vous ferez. Les fils sont, paraît-il, plus semblables à leur mère et, plus que les filles, reflètent ses traits moraux et physiques.

L'enfant, absorbé dans cette atmosphère magique, insensiblement se façonne et se modèle sous cette empreinte à la fois ferme, précise et si tendre; jeune homme, les folles années le rendent insouciant, un peu égoïste, l'éloigne quelque peu et il semble oublier celle qui n'oublie jamais; mais lorsque la vie méchante ou cruelle l'aura un peu déchiré aux ronces du chemin, aura emporté les pétales de la jeunesse fleurie pour laisser paraître le fruit de la maternité, ne craignez plus rien, les vieilles mères, c'est vers votre front blanchi et vos mains plus pâles qu'il apportera sa peine; vous reprendrez à jamais dans son coeur la place de la maman d'autrefois.

Et vos filles! faites-en de véritables Canadiennes; moins préoccupées du chapeau trop petit que l'on porte enfoncé sur les yeux ou du chapeau trop grand que l'on pose sur le haut de la tête; de la jupe trop large dans le haut quand elle n'est pas trop étroite dans le bas.

Qu'elles soient élégantes, soit; cela fait partie du domaine français; mais qu'elles se préparent surtout à donner à leur mari de bons, de beaux et de nombreux enfants; cela fait partie du domaine canadien.

Devant l'immigration qui nous envahit et nous déborde, devant cette menace grave et celle moins importante du fanatisme stérile, c'est encore à la femme canadienne que nous nous confierons pour le salut de la patrie.

LA DIGNITE PERSONNELLE

En attendant qu'elles exigent de leurs frères, de leurs amis, de leurs fiancés le respect qu'elles ont elles-mêmes pour la patrie; qu'elles leur demandent surtout la dignité, mon Dieu! il me semble que c'est la la qualité qui nous manque le plus à nous, Canadiens-Français.

Quelle facile tendance nous avons au débraillement.

C'est à vous, Mesdames, à nous ramener vers la dig

Lord Elgin, cette grande figure anglaise, dont le nom restera dans nos coeurs comme un symbole de justice et d'honnur, disait: "Les Canadiens-français sont un peuple de gentilshommes". Faites que cette parole redevienne ou plutôt ne cesse pas d'être vraie.

Rendez-nous la dignité de nos pères; dignité de langage, de conduite, de maintien, de coutume même. Je voudrais que partout dans cette Amérique tapageuse, mal élevée, grossière, on remarquât et on citât comme exemple les Canadiens-français: Et lorsqu'on verrait des nôtres dans une foule, l'étranger put dire de chacun: "Voilà un gentilhomme du peuple de gentilshommes."

Cette dignité ne comporte pas la faiblesse pas plus que la grossièreté ne comporte la force; elle est seulement l'expression de l'ordre intérieur, l'épanouissement sérieux des âmes nettes. Mesdames, j'ai fini et vous demande pardon d'avoir été aussi long; mais que de choses il resterait encore à dire! Je crains d'avoir prêché un peu et que vous ne me preniez pour un facheux. Seulement j'aime mon pays, et je crois en ma race, j'ai confiance en ses fils, car je connais les mères dont ils sont sortis.

Je veux que cette race vive ici sur notre terre canadienne; qu'elle y vive libre et respectée.

Et pour cela je ne craindrai pas de mettre le fer sur les plaies; mais si d'un côté, je voudrais guérir ses blessures, je ne veux pas qu'on lui enlève un seul des biens, qui nous ont été laissés dans l'héritage précieux des aïeux.

Si pour avoir droit à la vie, sur cette terre du Canada, il nous faut à nous, Canadiens-français, sacrifier les traditions ancestrales, le patrimoine de gloire et la langue de nos pères, alors la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Périsse la patrie plutôt que notre honneur!

Le vaisseau de Cartier qui découvrit ce pays "la grande hermine", portait au blason cette devise: "La mort plutôt qu'une souillure".

Aux "pratiques", qui rient des "rêveurs qui disaient; aux parvenus des honneurs au mépris de celui de leurs concitoyens; aux partisans de compromissions, qui ont leurs positions et sacrifient tout le reste, qu'on me permette de répondre par une page encore du grand romancier polonais.

JEAN SOBIESKI

C'est toujours le noble Sobieski qui parle à quelqu'un qui lui suggère avec les Turcs une alliance, un marché, ou l'aidera; page qui pour moi semble tracer en quelques lignes et le programme et la mission des Canadiens-français en face du matérialisme américain: "En faisant cela, dit-il, je désavouerais mes propres aïeux, je renierais leurs cendres, leur sang, le sang et les larmes, de tout notre passé! Vrai Dieu! la patrie nous attend, si notre nom doit être celui d'un peuple mort, que du moins notre gloire, demeure fière et que nos fils disent en voyant nos tombes: "Ci-gît la chrétienté; ici demeurent ceux qui défendirent la Croix contre l'impureté mahométane, tant que le sang coula dans leurs veines, tant qu'un souffle anima leur poitrine. Ils sont morts pour les autres nations".

"Voilà votre service, Pan Bogesle, Nous sommes la forteresse sur laquelle le Christ a planté sa croix et vous me dites à moi, soldat de Dieu, commandant de cette citadelle, d'être le premier à en ouvrir les portes pour faire entrer les musulmans comme des loups dans la bergerie et leur donner à massacrer les brebis, —le troupeau de Jésus. Il vaut mieux souffrir; il vaut mieux mourir vous et moi, que toute la Fédération périsse plutôt que d'attirer une telle disgrâce sur notre nom, plutôt que de trahir notre sainte garde et le service du Seigneur".

* * *

M. l'abbé Emile Chartier, secrétaire adjoint à la Faculté des Arts, de l'Université Laval, prononça le sermon de circonstance ce matin à Notre-Dame de Lourdes.

Commentant le texte de la Genèse où Moïse raconte le renvoi d'Agar au désert en compagnie de son fils Ismael, le prédicateur retient deux mots du récit: "Et Dieu entendit—Dieu entendit la voix de l'enfant".

Dans l'enfant, il voit notre société à laquelle la femme chrétienne doit apprendre à parler, et donc à penser, de façon que Dieu l'entende. Il opposé à l'idéal actuel du corps social celui de nos vieilles générations, fait de recueillir dans le jugement et noblesse dans l'élévation et de précision dans le rêve. C'est ce dernier idéal que nos femmes d'oeuvres doivent rendre à nos esprits désemparés par le journal et le roman, à nos coeurs troubles par les spectacles énervants des "scopes", à nos imaginations effarées par l'ambition et le succès.

Pour corriger ainsi le mal social par excellence, la condition est tout indiquée par le mot de Moïse: "Agar pleurait". Il faut à nos femmes d'oeuvres une grande compassion, mais une compassion pratique. Elle se traduira par la prière qui écarte les causes morales des malheurs sociaux, par le bon exemple dans le travail et la fuite du luxe qui en affaiblit les causes économiques, par la charité enfin, en même temps affection, renoncement et aumône, qui corrige à la fois le mal économique et le mal moral.

Telle est l'oeuvre à laquelle doivent s'adonner nos femmes d'action; telle est plutôt celle à laquelle elles s'adonnent, comme l'atteste "La Bonne Parole" qui est à la fois un drapeau, un programme et un acte.

CANADIAN PACIFIC

Toronto Nord

(RUE YONGE)

Ls. Gare Windsor . . 10.50 P.M.
Ar. Toronto Nord . . 8.00 A.M.

Wagons-lits et compartiments éclairés à l'électricité.

TORONTO—DETROIT—CHICAGO
Via Coburg, Port Hope, Whitby
"The Canadian" . . . . . 8.45 am.
"The Dominion" . . . . . 10.00 p.m.
Wagons-lits et compartiments éclairés à l'électricité au train de nuit ; wagons-palais-observatoire et buffet au train de jour.

CHANGEMENTS D'HORAIRE, MAINTENANT EN VIGUEUR
HORAIRES SUR DEMANDE

SHERBROOKE—ST-JEAN—HALIFAX
6.35 p. m., tous les jours
A partir du 30 mai, ce train quittera la gare Windsor à 7.15 p.m., tous les jours.

EXPOSITION PANAMA-PACIFIQUE
SAN DIEGO—SAN FRANCISCO
LOS ANGELES
Taux réduits. Toutes les routes.
Détails sur demande.

BUREAUX DES BILLETS: 141-143, St-Jacques
Tel. Bell, Main 2930
Hotel Windsor, Uptown 2180
Vigor et de la Rue Windsor

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

VOIE DOUBLE SUR TOUT LE PARCOURS
TORONTO - DETROIT - CHICAGO

INTERNATIONAL LIMITED
Le meilleur service au Canada
Quitte Montréal. . . 9.00 a.m. tous les jours
Arrive Toronto. . . 4.30 p.m. tous les jours
Arrive Détroit. . . 9.55 p.m. tous les jours
Arrive Chicago. . . 8.00a.m. tous les jours
Wagons-lits et observatoires Pullman, aussi wagons-palais, bibliothèque et buffet.

CHICAGO LIMITED
Quitte Montréal. . . 11.00 p.m. tous les jours
Arrive Toronto. . . 7.30 a.m. tous les jours
Arrive Détroit . . . 1.45 p.m. tous les jours
Arrive Chicago. . . 8.10 p.m. tous les jours
Wagons-lits Pullman et club à compartiments ; wagons-palais et buffet.

EXPOSITION DE LA CALIFORNIE
Le choix des routes.
Jusqu'au 30 novembre.
Demandez la brochurette illustrée.

TAUX REDUITS DE FIN DE SEMAINE MAINTENANT EN VIGUEUR

BUREAUX DES VILLE
122, rue St-Jacques, angle St-François-Xavier—Tél. Main 6905
Hotel Windsor " Uptown 1187
Gare Bonaventure " Main 6296

ON DEMENAGE SOUS LA PLUIE

VINGT POUR CENT DE LA POPULATION CHANGE DE PENATES. — LOGEMENTS SANS LOCATAIRES.

Sous une pluie intermittente mais suffisante pour rendre le déménageur triste et mouiller son matelas de part en part, des milliers de Montréalais ont, samedi, changé de logements dans l'espoir toujours vain de trouver enfin le logis et le proprio de leurs rêves. Et la migration se continue aujourd'hui sous un ciel aussi inclément. Les maisons de camionnage estiment que cette migration annuelle est aujourd'hui de vingt pour cent plus élevée que l'an dernier et pour sa part la Montreal Light, Heat & Power qui fournit l'éclairage à la grande majorité des citadins, a reçu jusqu'ici 25,000 avis de déménagement à date, ce qui est égal au nombre de l'année dernier au 3 mai, et elle compte que d'ici quelques jours, elle recevra au moins encore 5,000 avis. A ces chiffres il faut ajouter un grand nombre de gens qui se servent encore de la moderne et déjà antique lampe à pétrole.

Beaucoup de logements évacués resteront sans locataire et ceci s'explique par le fait que devant la rareté de l'argent causée par la crise actuelle, un nombre considérable de gens sont allés habiter chez des parents ou des amis et d'autres, malheureusement moins nombreux ceux-là, sont retournés à la campagne.

Le remue-ménage traditionnel ne s'est pas fait, comme bien on pense, sans incidents. Les plus piquants se sont produits entre Gentils et Juifs alors que ceux-ci ayant loué le logement de ceux-là durent se chamailler pour se faire livrer les lieux, ou du moins une partie, vendredi et samedi. Il est tout travail est prohibé aux fils d'Israël. La police dut intervenir dans quelque cas.